

JAN-PEIRE TENNEVIN

lou grand baus



*Texte provençal,
traduction française*

PREFACE DE FERNAND BENOIT
de l'Institut

IMPRIMERIE MISTRAL
CAVAILLON (Vaucluse)

1 9 6 5

JAN-PEIRE TENNEVIN

LOU GRAND BAUS

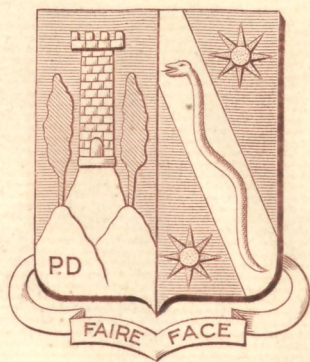
... clapas de pèiro

Sèt fes sacra, suprème testimòni

D'un pople debaussa, noun sènso lucho..

FREDERI MISTRAL

Père Jaque Felisat



PRÉFACE

« La France géographique, disait Fustel de Coulanges, est peu de chose si l'on ne relève l'affection qu'on lui porte du respect de son histoire. Cette histoire est notre bien autant que notre sol ».

Enfant du terroir d'Aix, Jean-Pierre Tennevin a été nourri dès son jeune âge du spectacle du « Grand Baou » puisque tel est le nom qu'il a voulu donner dans son roman à l'oppidum qui se dresse entre Aix et Marseille, au carrefour des vieilles pistes conduisant vers les zones montagneuses de l'Estaque et de Sainte-Victoire.

Il aimait vivre dans la bastide qui s'abrite au pied de la colline, au débouché des sentiers qui grimpent jusqu'à l'oppidum.

Le souvenir des Ligures qui avaient établi leur habitat sur le plateau, non moins que la vision de la « ville » (polis) voisine d'Entremont, capitale des Salyens, hantaient son esprit. Il interrogeait le sol dans l'espoir de lui arracher le secret d'une civilisation disparue et relisait les textes des auteurs grecs et latins qui ont raconté les campagnes des légions romaines appelées par Marseille pour pacifier les rudes Ligures.

Les mêmes témoins de la guerre qu'à Entremont et Roquepertuse, boulets de catapulte et fers de pilum, montraient que la montagne, aujourd'hui déserte, avait subi la même destruction lors des campagnes des consuls M. Fulvius Flaccus et C. Sextius Calvinus entre 125 et 123 avant notre ère. Des boulets retrouvés sur les pentes Est du plateau, étaient les témoins de l'assaut qui eut raison des Ligures.

Des légendes étaient attachées au rocher qui forme un à pic vertigineux du côté de l'Ouest, et au « Trou d'or », frère de la Cabro d'or de tous les sites antiques.

Cette histoire de la vie du Baou, il a voulu l'écrire en provençal, en disciple de Mistral, qui liait l'enseignement de l'histoire à celui de la langue.

Muni d'une autorisation officielle de la « Direction des Antiquités » de fouiller la propriété de famille, il interrogea la terre. Et voici que lui apparurent sous les chênes verts, les romarins et les herbes folles qui avaient pris possession du sol sacré des ancêtres, les vestiges des habitations de ceux-ci, qu'il avait si longtemps foulées aux pieds.

Des monnaies d'argent de Marseille, des poteries attiques et ioniennes, des amphores vinaires lui montraient les relations des farouches Ligures avec la ville la plus civilisée de la Gaule, Marseille la phocéenne.

Les habitants avaient subi l'influence hellénique : leurs ateliers de poteries façonnaient au tour les vases en céramique grise, fine, bien épurée, dont la couleur ocre et le décor fantaisiste d'ondes incisées, révélaient une production locale.

Dans les cases s'entassaient de grandes jarres de poterie, ancêtres des jarres de Biot, pour les réserves de grains et d'huile ; elles portaient comme celles d'Entremont des signes magiques, incisés dans la pâte avant cuisson, flèches et pentagrammes destinés à préserver les denrées. Les débris d'amphores, patiemment reconstituées, jonchaient le sol, montrant le goût des Gaulois pour la boisson divine dont les Grecs avaient appris aux Marseillais le secret de fabrication ; et sans doute parfumaient-ils leur vin des herbes de la montagne, thym, lavande et fenouil — le précieux « pastis » de Provence, que les Aixois ne manquent pas, encore de nos jours, de servir à leurs hôtes.

Ainsi était mis au jour le cadre de la vie de l'homme du pays aixois : cadre concret, attaché au terroir et propre à frapper l'imagination dès le jeune âge, mieux que ne l'eût fait un tableau abstrait et livresque de « l'Homme en général », celui que Mistral définissait « le bohème des grandes routes, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, sans

tradition ni religion et sans attache d'aucun genre avec cette communion de race qu'on nomme la patrie ».

La fouille de cet oppidum est un magnifique exemple de ce que peut l'amour du sol natal, instinct à l'origine lorsqu'il anime l'intelligence.

La fiction du roman a permis à l'auteur de nous situer à la fois à notre époque dans un milieu provençal de paysans et d'archéologues et de nous transporter deux mille ans en arrière, au moment où les Romains livraient l'assaut sur le « Grand Baou ».

Château Borély, le 8 Décembre 1964.

*Fernand BENOIT,
Membre de l'Institut,
Directeur régional des Antiquités (Provence-Corse).*